

Chapitre 1

Il enfourche son vélo de course, rouge, qu'il a appuyé sans façon aux grilles du 12 avenue Montaigne. Dévale la contre-allée bordée de marronniers en fleur, bifurque à gauche place de la Reine Astrid, se glisse péniblement dans le flux serré des voitures. Nous sommes en 1982, il est dans la circulation le seul fou à vélo ou presque. Nous sommes en 1982, Georges Perec vient de mourir, ce sera dans quelques mois la première Fête de la musique, il fait doux et un vélo rouge chasse en roulant trop vite les gravillons du cours Albert-I^{er}, dépasse l'embarcadère des Bateaux-Mouches, le pont des Invalides, s'engage enfin sur le pont Alexandre III. Là c'est un peu comme si, brusquement, il prenait le large. Vue à 180 degrés

sur la tour Eiffel, la gare d'Orsay qui n'est pas encore un musée, le dôme des Invalides qu'on n'a pas encore redoré et les longs bras du fleuve s'étirant dans la lumière pâle. Un grand vent frais monte de la Seine, la Seine qui quelques mois plus tôt, en crue, engloutissait jusqu'à la taille le zouave du pont de l'Alma. L'homme au vélo traverse dans les bourrasques, fonce sur le pont en direction des Invalides comme un soldat de retour de campagne ; un sac en plastique se balance, de droite, de gauche, pendu à son guidon.

Il s'appelle Louis Bozon. Il a 47 ans. C'est un jour de semaine, c'est l'après-midi, et à cette heure-ci il devrait dormir. Il présente la matinale de France Inter, la tranche de sept à neuf heures, parfois celle de cinq à sept et la sagesse voudrait qu'il aille en quittant les studios rattraper un peu de sommeil perdu. Seulement au 12 de l'avenue Montaigne, là où le vélo rouge attendait tout à l'heure, une star s'est enfermée, recluse depuis des années, régissant sur un petit monde d'amis, de secrétaires et d'admirateurs depuis son lit qu'elle

refuse de quitter. Cette star, c'est Marlene Dietrich. Et Louis, qui habite au 26, est son ami depuis deux décennies. Un ami corvéable à merci qui répond de jour comme de nuit à ses requêtes les plus invraisemblables. Lui apporter, à toute heure, les huîtres dont elle raffole. Aller vendre, chez Cartier, ses boucles d'oreilles en diamant dont elle souhaiterait derechef tirer un peu d'argent. Chercher, et obtenir le numéro de la reine d'Angleterre. Supplier le propriétaire de l'appartement que la star occupe, et dont elle refuse obstinément de payer les charges, de retenir ses huissiers. Sillonner Paris, accomplir mille et une missions pour son impérieuse amie, courses, messages, cadeaux à porter en son nom. Il a fait de la télévision, alors les gens le reconnaissent, s'interrogent, que trafique donc ce type, toujours souriant et un peu précieux, pour le compte de la grande Marlene ? Chez Cartier par exemple, place Vendôme, quand on l'a vu arriver sur son vélo de course, qu'il a sorti de sa poche les boucles en diamant, sans facture ni papiers d'aucune sorte, les aimables

vendeurs ont tout de même ouvert des yeux ronds. Marlene le met dans des situations impossibles, Marlene le tyrannise mais elle aime Louis et il le lui rend bien, se précipitant quelquefois pour aller relever, tout doucement, l'immense star vieillissante tombée sur son carrelage, car c'est Louis, Louis « son ange » qu'alors Marlene appelle à l'aide. Il a un double des clés de son appartement. Bientôt, il aidera sa vieille amie à prendre son bain. Ce jour-là il va simplement porter, de sa part, un paquet à Romy Schneider.

Le vélo rouge file maintenant dans la rue de l'Université. Il tressaute sur les pavés de la place du Palais-Bourbon, descend la rue de Bourgogne, tourne dans la rue de Varenne. Anouar el-Sadate a été assassiné cet automne, on vient d'inventer le compact disc et le minitel et si l'on était Rive droite, dans le Marais ou vers la rue de Charonne, on verrait des blousons Teddy, des bombers et des Doc Martens, on verrait des types aux jeans un peu larges retroussés sur les chevilles, on verrait ce Paris des années 80 que Daniel Darc

et son groupe Taxi Girl chanteront dans deux ans sur la bande FM. Mais le long de ces artères calmes dans lesquelles Louis s'enfonce, dans ce 7^e arrondissement qu'il traverse à toute pompe, squares paisibles, façades élégantes, lourdes portes cochères, Paris est une ville immuable, une ville opulente et sans âge qui quarante ans plus tard, alors que je refais sur mon propre vélo le chemin parcouru par Louis, est sans doute très exactement semblable à ce qu'elle fut alors.

Il pédale désormais dans le silence de la rue Barbet-de-Jouy, n'entend plus que les feuilles des arbres du musée Rodin frémissant dans la brise et ce sac en plastique qui en se balançant fait un bruit de grelots. Ce sont pourtant des livres, de ces livres que Marlene reçoit, comme les bouquets de fleurs, en quantité, et qu'elle redistribue ensuite à ses nombreux amis. C'est la quatrième ou la cinquième fois que Louis en apporte à Romy, il connaît le trajet par cœur jusqu'à son domicile, il sait que l'actrice ouvrira elle-même mais ne le laissera pas entrer, il sait qu'il sera

saisi, comme chaque fois, par son visage flétri. Il sait aussi que depuis son exil volontaire de l'avenue Montaigne, Marlene aime, couve, encourage du mieux qu'elle le peut Romy. Les deux actrices ont trente-sept ans d'écart, et leur première rencontre, qui remonte à 1962, est une pure scène de cinéma. Elle a lieu à l'Élysée Matignon, ce club où des gens du cinéma, du show-biz, dînent et festoient entre eux. Romy, atablée avec des amis, a 24 ans. Bientôt, elle doit entamer gare d'Orsay le tournage du *Procès* sous la direction d'Orson Welles. On lui a annoncé par télégramme un rôle assuré dans la production, mais elle ignore de quel personnage il s'agit, elle n'a pas encore été présentée à Welles et voilà ce soir le grand homme descendant l'escalier du club, un Welles massif, démesuré, c'est bien simple on ne voit que lui, une montagne aux yeux d'or venue dîner là au bras de Marlene Dietrich. On pousse évidemment Romy à se lever de table pour le saluer, allons le tournage commence dans trois jours, va donc te présenter, ne fais pas la sotte. Sauf que Romy

est pétrifiée, n'ose pas, alors comme la gamine qu'elle ne cessera jamais d'être, elle préfère gagner les toilettes avec lenteur, traverse la salle le cœur battant dans l'idée que Welles la verra, pourra ainsi l'observer à loisir. Il la voit en effet. Il dîne face à Marlene mais ne cesse plus dès lors de lancer à la jeune actrice des regards appuyés. Il a des joues tombantes, un cou de taureau et un ventre énorme, d'ailleurs dans le film qu'ils viennent de tourner ensemble c'est ce que Marlene assène à son personnage, qu'il est devenu laid, qu'il est devenu gros, pourtant dans la pénombre, son éternel cigare aux lèvres, la montagne fait à Romy des yeux de velours et flirte effrontément. À tel point que Marlene s'agace : « Stop looking at that child. » C'est Welles, amusé, qui rapportera cette phrase quelques jours plus tard à Romy Schneider.

« Stop looking at that child » : voilà pour la scène inaugurale. Bien des années plus tard, en 1973, à l'Espace Cardin transformé en théâtre où l'Ange Bleu donne son dernier récital, Romy attend Marlene dans les coulisses,

elles sont maintenant amies. L'une, la trentaine resplendissante, vient de triompher, merveilleuse de charme et de vitalité, dans *César et Rosalie*, l'autre a 72 ans et affronte pour la dernière fois son public parisien, s'accrochant certains soirs à l'épais rideau qu'elle a fait installer sur scène pour ne pas vaciller au moment des saluts. Mais des deux stars, c'est Marlene la plus forte, la plus vaillante, c'est Marlene qui prend soin de Romy, cette éternelle enfant qu'il faut protéger de la convoitise des autres et protéger d'elle-même. Elles se voient peu, se téléphonent souvent, sont toutes les deux victimes du même harcèlement de la presse et des photographes, ces fous furieux qui pour saisir l'une ou l'autre sur le vif se planquent dans des poubelles, arriment des camions-grues aux balcons de leurs domiciles, repoussent toujours plus loin les limites de l'ignominie. En ce printemps 1982, alors que Louis Bozon joue le messenger entre les deux femmes, personne n'ignore l'outrage qui a été fait en juillet dernier au jeune fils de Romy Schneider mort accidentellement et

dont on a osé, à l'hôpital de Saint-Germain-en-Laye, photographier la dépouille. Marlene, depuis qu'elle vit recluse, se croit à l'abri des curieux qui guettent en vain ses sorties de l'avenue Montaigne. Elle refuse qu'on la découvre abîmée, tremblante sur ses jambes autrefois sublimes, alors elle garde le lit, ignorant que dans quelque temps le gardien de l'immeuble, soudoyé, laissera un homme pénétrer en pleine nuit dans son appartement, dans sa chambre, et la photographier. Louis, appelé au secours, viendra entourer de ses bras la vieille dame terrifiée. Il retrouvera et brûlera lui-même les clichés.

Nous sommes au printemps 1982, rue Barbet-de-Jouy, et Romy ouvre à Louis. Le temps de l'Élysée Matignon et des œillades de Welles est loin. Elle n'a plus ces jolis cheveux fins qui ondulaient jusqu'aux épaules, elle porte cette drôle de coiffure courte, cette mise en plis très années 80, nuque dégagée comme un garçon et cheveux brushés bien haut sur le crâne, un vrai casque de petit soldat. C'est la coupe de Françoise Giroud, ce sera bientôt

celle de Christine Ockrent, c'est une coiffure brutale qui dégage un peu trop le visage si doux de Romy Schneider. Tenez, les livres. Le sac en passant dans ses mains fait encore ce drelin-drelin, on dirait des billes, des grelots, la comédienne a remercié, aussitôt refermé la porte, mais Louis cette fois aimerait en avoir le cœur net : d'où vient ce bruit étrange ? Alors Marlene, qu'il interroge, lui avoue enfin son petit trafic. Les livres qu'elle fait parvenir à Romy par son intermédiaire, elle en a en fait découpé les pages, les creusant puis les refermant comme des boîtes à secrets pour que ce qu'ils contiennent échappe au fiancé de la comédienne. Car dans ces livres qui n'en sont plus, il y a du captagon. Marlene est une consommatrice effrénée de médicaments et son appartement une plaque tournante de substances illicites. Sa pharmacienne attitrée de l'avenue Montaigne accepte depuis toujours de la fournir, sans ordonnance, en molécules variées que la star absorbe ou bien distribue, prescrivant aux amis contre les maux du corps et les tristesses de l'âme

de robustes cocktails chimiques qu'elle avale elle-même sans ciller. Louis rit aujourd'hui au souvenir de ce médecin, venu examiner l'artiste à son domicile, auquel il dut expliquer que chaque soir, depuis des années, Marlene mélangeait pour dormir somnifères et verres de whisky. Mais il n'est guère amusé, à l'époque, d'apprendre de quel trafic il est l'involontaire complice. Norma Bosquet, la secrétaire de la star, a elle aussi porté à son insu un paquet d'amphétamines à Romy, dissimulé, cette fois, dans un faux exemplaire des mémoires de Marlene. Le captagon euphorise, désinhibe, supprime la douleur. Mais il fait aussi transpirer abondamment, rend insomniaque, dépendant, peut provoquer de graves lésions cardiaques. Il n'est à l'époque prescrit que sous étroit contrôle médical, et sera dix ans plus tard retiré du marché français.

Printemps 1982, le vélo rouge continue de sillonner Paris, et Marlene, depuis son lit, de régner en majesté sur son petit monde, de jouer les infirmières, les conseillères et les conspiratrices. Chaque jour ou presque, en

anglais, elle prend note dans son agenda des appels, des visites, des menus événements de sa drôle d'existence recluse. Le style est télégraphique.

7 avril : « Romy called. »

29 mai : « Romy died. Can not find out who reported death. Radio + TV – Nothing. All they said was barbiturates and alcohol. »